

Société archéologique du Gers 1997
Maubourguet, Lubersac et Massabielle
RÉFLEXIONS SUR L'ÉGALITÉ DES CHANCES EN PAYS D'OC^{1*}

par Jean CASTEX

Personnages: Jean-Osmin Gardey (1836-1914), prélat de S.S., vicaire général et curé de Sainte-Clothilde (1883). Chanoine et vicaire général hon. de Tarbes. Né et mort à Maubourguet (H.-P.). - François-Désiré Mathieu (1839-1908), archevêque de Toulouse (1896-1899), cardinal de curie (1899), Mainteneur, Académie française (1906). Né en Meurthe-et-Moselle et décédé à Lourdes. Jean Dupuy (1844-1919), Sénateur des Hautes-Pyrénées, Directeur du « Petit Parisien », chargé de former le cabinet en 1913 et 1914. Né à Saint-Palais et mort à Paris. François-Xavier Schoepfer (1843-1927), évêque de Tarbes (1900). Né en Alsace-Lorraine et mort dans son diocèse. - Théophile Delcassé (1852-1923), ministre des Affaires Etrangères (1898-1905). Né à Pamiers et mort à Nice. - Maurice Barrès (1862-1923). Député. Ecrivain. Académie française (1906). Arthur Mugnier (1879-1939), vicaire à Ste-Clothilde (1896-1909). Chanoine h. (1924). Né à Lubersac et mort à Paris.

Plus que thème mauriacien le sujet aurait pu servir de canevas à une évocation de Pierre Benoît. Maubourguet, chacun l'entend, est en Gascogne et Lubersac en Corrèze. Court fut le temps, occitan et médiéval, où l'on pouvait réussir, Gascon ou Limousin, à devenir cardinal, mais Paris était plus difficile à conquérir que Rome sise en Avignon. Balzac avait bien montré que pour parvenir il fallait « monter à Paris ». Dans l'étude des deux destins qui suit, il fallait, fils de Maubourguet ou de Lubersac, pour que la réussite fut parfaite, pouvoir sortir de Paris. Non loin de Maubourguet, terre meilleure que son nom, se trouve Artagnan, fief et refuge de Montesquiou qui faisait dire des messes pour Verlaine par l'abbé Mugnier. Mgr Gardey, précédé de ses deux suisses, entraît souverainement dans le chœur de son église Sainte-Clothilde, devenue par son entregent basilique. Paroisse de grande allure. Le 8 novembre 1960, M. Julien Green nota : « Je n'avais jamais encore vu pareil appareil dans une église parisienne, tant de lustres brillent sous les voûtes comme des cercles d'étoiles » et, en mars 1961, le même écrivain lors d'une messe de requiem pour Elie-Anne, marquise de Lubersac, entendit de la musique de Fauré.

¹ *Ce texte était destiné au B.S.A.G., 3e trimestre 1996, constitué de « Mélanges offerts en hommage au professeur Maurice Bordes ». Pour des raisons techniques nous avons dû repousser la publication (N.D.L.R.)

« Je suis le premier duc de ma paroisse », tranchait Mgr Gardey. Cela voulait dire, vers 1900, face aux bureaux ministériels aux aguets, que le curé concordataire voulait être maître en sa paroisse, les paroissiens n'étant ni en chaire ni au chœur. C'était sous-entendre aussi que, « chaque curé étant pape en sa paroisse », son banc d'œuvre était le premier en France, peuplé de marquis et de ducs. (La marquise de Lubersac contestait les sources de Marcel Proust «abeille de l'héraldique», comme l'appelait le premier vicaire Mugnier, pour décrire la vie du « Faubourg »).

Mgr Gardey était né à Maubourguet, aux rives de l'Adour et, un peu par hasard, Mugnier à Lubersac. L'auberge imaginaire du « Déjeuner de Sousceyrac » eut été entre les deux. Le vicaire Mugnier, regrettant l'ascétisme de l'archevêque de Paris, écrivit que quelques invitations aux radicaux de la Belle Epoque eussent permis d'arrondir bien des triangles. « Le curé » Gardey savait recevoir, avec le boudin de Maubourguet, à Paris et dans sa ville natale, où le cardinal Amette, archevêque de Paris, revenant de Lourdes ou de Luchon, ad aquas, s'annonçait « par le train de 3 heures 46 ». L'abbé Mugnier, qui fut brisé pour une invitation dont on lui fit grief, connaissait toutes les tables de Paris (même au restaurant, où des patrons habiles auraient voulu faire de lui et de son curé des évêques concordataires aux candidatures appuyées par leur clientèle parlementaire.). Curé et vicaire, Gardey et Mugnier étaient reçus du Tout Paris. Le premier était dit, de façon trop restrictive « prêtre pour grandes dames » et le second, on ne peut plus éloigné de l'Action Française, fut appelé par Maurras « aumônier des lettres ». Il administra Rostand, cher aux gens de Luchon et Cambo. Episcopables, ils s'étaient hissés, le curé aidant l'autre, jusqu'aux premiers postes de Paris. Annihilés par une barrière insaisissable, ils s'arrêtèrent là. Trop de succès entraînait une usure pour le second vol. Des provinciaux sans naissance pouvaient séduire l'aristocratie qui pouvait voir en eux de grands sujets mais pas des rivaux.

Mais Paris n'était pas toute la France. La bourgeoisie radicale se méfiait de ces héros parisiens qui iraient coloniser par l'éclat de leurs crosses les évêchés de la province originelle. Héros parisiens ? Gardey avait conservé, sinon la langue, du moins l'accent. Les bureaux concordataires et anticléricaux ne voulaient pas d'enfants du pays trop populaires dans le Midi.

Mgr Gardey avait la coquetterie de se dire «en exil», loin de Maubourguet. Comme Sacaze avait créé «l'Association pyrénéenne», il fonda à Paris «l'Union pyrénéenne». Elle était panpyrénéenne et comprenait des Basques, office du travail qui fournissait la basilique en «gardes suisses» basques comme me le dit, à l'époque post-conciliaire, un successeur de Mgr Gardey, curiste à Luchon. Louis Capdevielle, de Lourdes (1849-1905), peintre de «l'accident dans une mine», des

processions et du «pelo-porc», a peint Gardey un peu à la manière toulousaine de Rixens. Apparat sans grandiloquence ; allure ferme ; tête un peu plus géométrique que la moyenne ronde des Gascons. Pas de romantisme pour le peintre. Réserve aimable et présence de l'homme du monde chez le modèle. Jean de Gaigneron a brossé Mugnier. L'impressionnisme est passé par là et a bousculé le chapeau comme s'il s'était agi de celui dont a parlé M. Guitton pour M. Pouget qui avait trop grosse tête. Un homme en mouvement qui enrageait un peu à la sacristie. Devenu célèbre dans l'aura de la conversion de Huysmans, Mugnier fit une faute de goût par trop de charité et de confiance dans la conversation : on apprit qu'il avait invité à dîner le prédicateur défroqué de Notre-Dame avec sa femme. Le 9 novembre 1899, Gardey avait dit à son vicaire que le nom de Mugnier était sur la liste des futurs évêques et, en rêve, le 6 janvier 1900, le vicaire se vit, mitre en tête, « enterré tout vivant à Saint-Flour ou Limoges ».

Cet enterrement-là lui fut épargné, mais « l'affaire Loyson et Madame » retira à l'évêque même sa place à Sainte-Clothilde où Gardey, qui l'avait appelé et protégé, ne le supportait plus, lui reprochant d'empiéter sur ses catéchismes. On aurait pu citer, à Maubourguet, ce proverbe gascon qui évoque la rivalité des chefs, la coexistence ecclésiastique et l'art d'organiser les bonnes tables : « Dus pots en ua gariera, dus curés en ua gleisa, duas hennas en ua coudina : era guerra. » Rival vainqueur de Mgr Gardey pour Tarbes, Mgr Schoepfer obtint, à titre de fin de carrière, en 1924, un titre de « chanoine » pour « l'aumônier des lettres ».

On sent, par-dessus la tête, ou la mémoire de Gardey, une vieille connivence Schoepfer-Mugnier, tous deux amis tombés en fâcherie de Gardey.

L'échec de Gardey à Tarbes fut précédé d'un autre dont la réussite eût été plus glorieuse. La première déconvenue annonçait la seconde. Les deux étaient inéluctables car elles concernaient le seul point où l'Eglise et la République étaient dans une alliance objective : la surveillance du Reichland. L'Eglise avait fait reculer le Kulturkampf. La République et, plus que tous les autres, les gens de l'Est, regrettaient « les Provinces perdues ». (Lors de la Victoire on exhuma même pour elles le Concordat.) Gardey figura sur la liste des propositions pour être Cardinal de Curie en 1898. Delcassé, qui avait brisé le système de Bismark, fut parlementairement prisé d'intervenir: il était ariégeois et, pensait-on à Paris, l'Ariège et les Hautes-Pyrénées étaient sur la même latitude. Gardey perdit son chapeau car, à première analyse, entre Maubourguet et Foix, il y a Toulouse et qu'un archevêque, même de Toulouse, a plus de prestige qu'un curé, fut-il de Paris.

Situation où l'évidence ne doit pas masquer la profondeur. Certes, les Languedociens, à la différence des Commingeois, n'aimaient pas Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse de 1896 à 1899. Les Capitouls

n'appréciaient pas son rôle politique (il en parlait même dans « la Revue de Comminges »). Les curés de Toulouse, qui riaient encore de l'affaire quand on remit le chapeau à Saliège, en 1946, racontaient que lors de l'entrée de l'archevêque dans une église toulousaine, l'organiste avait lancé son jeu de trompette sur une variation de l'air de caf' conc' « Tiens, voilà Mathieu. » Le clergé toulousain en voulait à l'archevêque qui avait fermé la succursale du petit séminaire. A Toulouse on préférait Mathieu n'importe où, même à Rome, plutôt qu'à Toulouse. Ce qui donna la pourpre à Mathieu plutôt qu'à Gardey avait, surtout pour Delcassé de Foix, ancien maître d'études à Tarbes, une autre importance que les foudres toulousaines. C'était « la ligne bleue des Vosges », cause que Mathieu pouvait incarner à Rome. L'archevêque venait de Meurthe-et-Moselle. Il eut le chapeau. Dans le sillage barrésien, il entra à l'Académie française et, mort à Lourdes le 26 octobre 1908, sa dépouille fut encensée par un autre fils de l'Est, Mgr Schoepfer. Que pouvait Gardey, de Maubourguet et du Faubourg, face aux symboles politiques que représentaient, avant 1914, Mathieu et Schoepfer, enfants, de part et d'autre de la ligne, des marches de l'Est ?

De même que Gardey savait laisser entendre qu'il était « en exil » loin de Maubourguet (entendons Tarbes et Lourdes), Schoepfer avait fait savoir « qu'il fallait à la France un évêque d'Alsace-Lorraine ! » A chacun, avec son patriotisme du cœur, ses astuces de carrière. Tout avait bien commencé entre Gardey et Schoepfer puis, comme entre Gardey et Mugnier, les situations s'abîmèrent. Gardey, louangeur, avait installé Schoepfer comme curé de Saint-Pierre du Gros-Caillou. Des dissensions apparurent et, enfin, disons-le net, ils furent rivaux et Schoepfer l'emporta. On sait le mot de Gardey. Il sonne comme une devise féodale : « A Paris, les oies des Hautes-Pyrénées deviennent des cygnes ». Après la victoire à Paris, Lourdes coulait de source (sic). Lourdes n'était pas autocéphale : elle dépendait de Paris où négociaient les antagonistes concordataires en instance de divorce. L'adulation du Faubourg était pour le directeur des cultes un motif avouable dans le bloc anticlérical pour écarter Gardey. Une raison plus profonde, mais jamais formulée, était qu'il ne voulait pas d'un enfant prestigieux du Midi comme héros dans ces terres sensibles à l'accent et au verbe. Déjà les parlementaires locaux un peu « caps leuyès », soutenaient l'enchanteur des rives de l'Adour. En glissant vers les terres d'Oc des gens venus des réserves de l'Est, l'agent du ministère savait restreindre, ipso facto, l'influence ecclésiastique Il manquerait « à la calotte » (on l'a vu pour Toulouse.) un ciment homogène. M. le directeur des cultes maintenait les choses dans un ordre terne qui poussait les pions atones du ministère. Gardey était trop bon acteur pour l'envoyer dans son pays où un contre-ut bien lancé fait oublier toute raison.

Gardey avait eu, en apparence, tout pour lui (au point de préparer la mitre pour son vicaire). Le ver était dans le fruit : en 1883, la maréchale de Mac-Mahon avait remué le ciel, la terre et le Faubourg pour que Gardey soit curé de Sainte-Clothilde. Jules Ferry avait signé le décret cher à l'épouse d'un prédécesseur. Mais pas plus. Avoir commencé sa carrière avec la bénédiction des Mac-Mahon, c'était, pour les bureaux de «la République des Républicains», la faute originelle. Gardey et Mugnier eurent beau prêcher la résignation lors du siège de Sainte-Clothilde en Inventaire, ils étaient « suspects », et prêchant la modération, suspects pour les deux partis. M. Dumay, directeur des cultes, était un fonctionnaire qui évitait tout choix gênant la tranquillité de sa situation. Réponse aux interventions: «Que M. Gardey attende que le duc d'Orléans soit roi.» On voyait là de l'humour noir. Si Orléans avait été roi, Dumay aurait promu le curé du Faubourg. Prudence de fonctionnaire.

On parla de plusieurs trônes. On espéra pour Bayonne l'ombre protectrice de Lavigerie, source de grâce ralliée. Mais Gardey eut été dangereux à Bayonne, réconciliant Basques et Béarnais. Enfin vint la perspective de Tarbes. Prosper-Marie Billère, évêque autochtone puisque enfant de Bertren (1817-1899) avait préparé sa succession dans un diocèse où l'évêque était souvent (ainsi Laurence ou Jourdan) fils du pays.

Osmin Gardey était chanoine de Tarbes depuis 1883 et vicaire général depuis 1893. Vicaire général de Paris et de Tarbes, voilà un beau tremplin pour le diocèse pyrénéen. Billère mort, les Hautes-Pyrénées politiques travaillèrent pour Gardey, de Cazaux à Jean Dupuy. M. Dumay écouta tout le monde. Quels ennuis, Gardey à Lourdes avec ses vieux paroissiens, même tenus en main par des « gardes suisses » basques. Les nobles cortèges du Faubourg auraient bien réussi à conquérir l'Esplanade.

Quels ennuis pour le directeur des cultes en 1900 ! Lourdes, faubourg international du Faubourg ! Pourtant Gardey venait d'un des terroirs les moins royalistes de France (Barère avait été conseiller général sous Louis-Philippe.) Gardey pour s'imposer (et se défendre) jouait grande allure en sa paroisse. M. Dumay, qui donnait au curé les idées du Faubourg, prenait le Pirée pour un homme.

Schoepfer avait donc ses chances. Sans partisan trop connu, il était candidat du seul ministère, ne devant qu'à lui sa promotion. Toléré de Rome, victorieuse du Kulturkampf, il était signe de connivence au-delà de la frontière à reconquérir. Alsacien-Lorrain, il était plus sensible à l'espoir des « provinces perdues » qu'aux polémiques quotidiennes des

curés et des soeurs. Lourdes échappait au Faubourg et devenait un consulat d'Alsace-lorraine. De fait, il ne put jamais se défaire de son image d'homme du gouvernement, présent en 1903 (que faire d'ailleurs, c'était encore le Concordat) lors de la venue du général André à Tarbes. Une carte postale fut même éditée le représentant avec le tablier maçonnerie alors qu'un député portait la mitre et la crosse.

Mgr Schoepfer l'emporta donc en 1899, le 14 décembre, sur Gardey.

Il fut obligé de se cuirasser de protocole et de délégations aux grands vicaires pour masquer le peu d'affinité avec son clergé gascon qui n'oublia jamais Mgr Gardey et qui cite encore ses mots. Rotschild, candidat après guerre dans les Hautes-Pyrénées, demanda à Mugnier d'intervenir en sa faveur auprès de Schoepfer dont il savait « les difficultés ».

Rotschild, qui parut « endiamanté » et déguisé en émir dans un bal semi masqué, eût réussi, plus tard dans l'œcuménisme. Mgr Schoepfer avait présidé, en 1914, les obsèques de Mgr Gardey, le rival battu. Les hauts pyrénéens, cléricaux au radicaux, d'accord un moment furtif, n'avaient pas su se faire entendre au temps de Gardey. De même, et plus tard, au temps de Rotschild.

On pense à Mathieu et Schoepfer qui éclipsèrent Gardey.

L'anticléricisme n'étant pas un article d'exportation, Rome et même Lourdes étaient sites internationaux. Mathieu et Schoepfer furent des fils dans un théâtre européen où se rencontraient, malgré tout, Barrès et Delcassé. Quoique barrésien et, bien plus tard, résistant, Mauriac, tout imbu de complicité provinciale, a stigmatisé trop facilement « la toile d'araignée tissée par Delcassé où vint se laisser capturer la paix ». Barrès avait craint que « le génie oratoire de Toulouse » n'éclipsât « les énergies plus positives des pays de l'Est ». Foch montra qu'il pouvait y avoir, dans le Midi, énergie et laconisme. Décédé l'année de la Guerre, le curé Gardey ne connut pas la fierté gasconne de compter le vainqueur parmi ses paroissiens. Mgr Schoepfer vécut la grande heure de la victoire à Tarbes. Il harangua si longuement Foch que le Maréchal agacé dit à l'oreille du Maire: « Je comprends que vous n'alliez pas souvent à la messe ». Depuis Montaigne et Monluc, les commentaires des Gascons sont imprévisibles. M. Dumay s'était employé à prévenir ceux de Mgr Gardey, toujours et partout. Les bureaux avaient redouté ceux de Foch et ne s'étaient résignés à lui que l'épée dans les reins.